Témoignage de Françis Giffard
Recueilli le 7 Octobre 2013 par C. Le Callonec

Je travaillais sur des chantiers au moment du Débarquement, j'étais à Lisieux avec d'autres gars de Dives, nous travaillions pour l'entreprise Ritmann. Nous logions dans un grand hôtel près du stade de foot. Quelle surprise le matin du 6 juin, on entendait le bruit des bombardements, il faisait nuit, nous sommes sortis avec les collègues, on ne pouvait pas imaginer ce qui arrivait, ça bardait ! Il se passait quelque chose d'extraordinaire !

L'usine de Dives avait été fermée en 1940 quand les allemands sont arrivés, elle n'a pas été remise en route avant fin 44, début 45 quand la direction a repris l'usine en mains. Des ouvriers avaient été envoyés à Tillières-sur-Avre, d'autres sont restés à Dives.

Pendant l'Occupation, je travaillais sur des chantiers. J'ai travaillé à la démolition de villas pour l'entreprise Cavalca à Villers. C'était une entreprise française, et les travaux étaient destinés à faire place nette sur la plage pour avoir une vue dégagée sur la mer. Ces chantiers étaient surveillés par les Allemands, mais on ne travaillait pas directement pour eux. Je me souviens que M. Cavalca rampait devant les schleus, il essuyait les chaussures des officiers… On prenait le train à Dives et - c'est comme si c'était hier - quand il fallait monter la côte après Houlgate, la loco peinait, on descendait du train et on le suivait le long de la ligne de chemin de fer, pendant 2 ou 3 km, puis on remontait.

En 1943, j'avais 19 ans, on a travaillé à Tournebride, toujours pour l'entreprise Cavalca. Il y avait un tunnel qui partait du sémaphore et qui rejoignait le haut de la côte de Villers. On travaillait sur ce tunnel. Nous n'étions pas réquisitionnés mais embauchés par l'entreprise, les chefs étaient des Français. Je me souviens d'une péripétie, la Marine nous avait bombardés, quel sauve-qui peut ! On a couru vers la route de la Vallée, on n'avait pas mal aux pattes, on était jeunes alors… Des Divais ont été tués lors de ces bombardements.

Lorsque nous étions à Lisieux, on prenait le train pour aller travailler à Bernay, on déchargeait des wagons et le soir, on revenait loger à Lisieux. On a été évacués à Lisieux, les Allemands étaient encore là.

Quand je suis revenu de Lisieux, il n'y avait presque plus personne à Dives. On était plusieurs, la guerre n'était pas terminée. Le commissariat de Dives était fermé et avait été transféré à Lisieux. Je me suis engagé.

Les péripéties de la vie, c'est bizarre ! En Octobre 44, j'ai reçu ma convocation, je devais aller à Cherbourg, nous étions quelques-uns à partir, les Anglais nous attendaient, ils nous ont embarqués sur ces fameux bateaux (je ne me rappelle plus du nom), vers Southampton, on a débarqué puis on est allés à Liverpool, puis Glasgow, puis ils nous ont emmenés à Alger. On n'était pas encore formés en unités. D'autres gars de Dives sont allés directement en Algérie. Et on a continué à voyager : Meknès, Oran, on nous a baladés jusque début 1945 où on est revenus en France, de Marseille à Saumur, Montauban, Tarbes, sans avoir tiré un coup de fusil, d'ailleurs on n'était pas armés ! Ils nous avaient possédés : pour avoir des congés, il fallait faire la guerre. On devait partir aux États-Unis pour aller en Extrême-Orient et Hiroshima arrive… On n'a jamais fait la guerre, on a passé des mois tranquilles, la vie, c'est bizarre !

Ils ont attendu pour constituer des unités à Tarbes, ils voulaient qu'on aille en Indochine. On n'était pas d'accord alors on est revenus à Dives. J'ai été libéré de l'armée en juin (?) 46. Après je suis rentré à l'usine, l'usine CEGEDUR à Dives.

Mon jeune frère, qui s'est engagé un mois après moi, et en décembre 44, il s'est retrouvé en Forêt-Noire, il était au combat.

J'ai vécu des péripéties pendant l'Occupation, lorsque nous étions à Lisieux. Il y avait des kermesses organisées par des organismes de secours, ça se passait au stade de foot à Lisieux. On était 4 ou 5 Divais. Tout à coup, des bruits, des mouvements sur le stade, des Allemands qui arrivent avec des camions. On n'était pas fiers. Les organisateurs nous ont donné des brassards de la défense civile. Quand les camions ont été remplis, les Allemands sont repartis, on a eu de la chance ! Mon père aussi l'a échappé belle. Nous étions dans les cités, la famille était fâchée à mort avec les voisins. Mon père devait aller quelque part dans la rue de l'Hôtel de ville, il était dans la maison, l'obus tombe, il a ramassé des éclats dans le dos. Le voisin a alerté les secours et ils ont emmené mon père chez Guillaume (village Guillaume le Conquérant) où un dispensaire avait été aménagé.